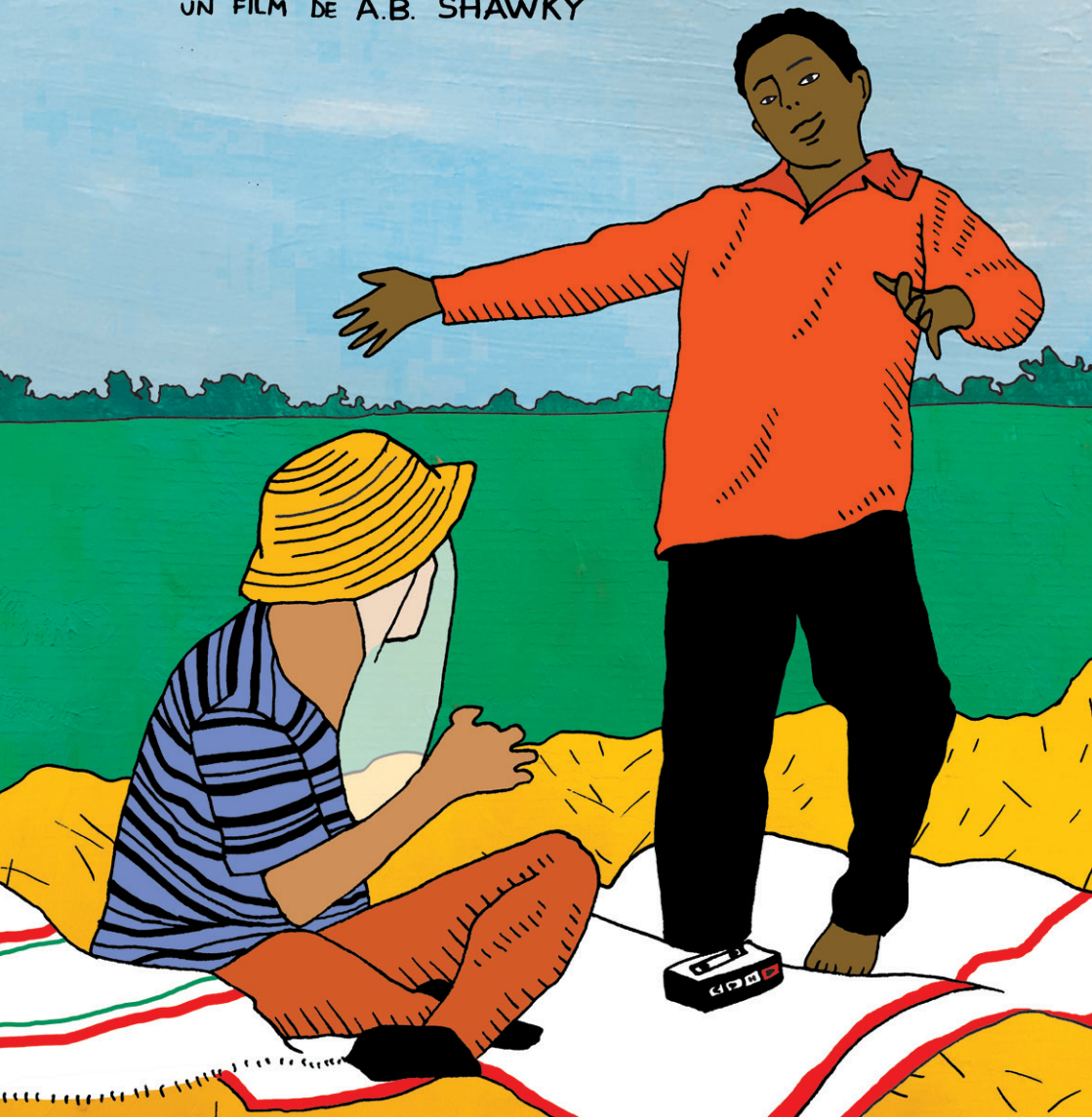
SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

YOMEDDINE

UN FILM DE A.B. SHAWKY



Desert Highway Pictures et Film Clinic présentent

SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

YOMEDDINE

UN FILM DE A.B. SHAWKY

1h37 – Égypte – 2018 – 1.85 – 5.1

PROCHAINEMENT

DISTRIBUTION
Le Pacte
PARIS
5, rue Darcet • 75017 Paris
Tél. : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com
CANNES
Riviera Palace • 5, rue de Lérins
6e étage • 06 400 Cannes

RELATIONS PRESSE
GUERRAR AND CO
François Hassan Guerrar
PARIS
57, rue du Faubourg Montmartre
75009 Paris
Tél. : 01 43 59 48 02
guerrar.contact@gmail.com
CANNES
12, allée de la Madeleine • 06 400 Cannes
Tél. : 06 02 64 61 13

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

SYNOPSIS

Beshay, lépreux aujourd'hui guéri, n'avait jamais quitté depuis l'enfance sa léproserie, dans le désert égyptien. Après la disparition de son épouse, il décide pour la première fois de partir à la recherche de ses racines, ses pauvres possessions entassées sur une charrette tirée par son âne.

Vite rejoint par un orphelin nubien qu'il a pris sous son aile, il va traverser l'Égypte et affronter ainsi le Monde avec ses maux et ses instants de grâce dans la quête d'une famille, d'un foyer, d'un peu d'humanité...

NOTE DU RÉALISATEUR

Avec YOMEDDINE, je voulais raconter l'histoire du mauvais cheval, l'outsider, le « moins-que-rien » qui grandit pour comprendre les rouages d'un monde qui refuse de l'accepter.

L'idée de YOMEDDINE m'est venue alors que je tournais un court métrage documentaire (THE COLONY), relatant le parcours des résidents de la léproserie d'Abu Zaabal, au nord du Caire. Je me suis rendu compte que la lèpre était davantage un problème social que médical, et que leur défiguration avait contraint les résidents à s'isoler du reste du monde.

Le choix de confier le rôle de Beshay à un non-acteur lépreux est venu de la volonté de donner au personnage, tout comme à l'homme, la possibilité d'être défini par son humanité et non par sa maladie. L'idée est de ne pas détourner le regard des exclus que l'on croise dans le film et de voir au-delà de leur apparence pour se concentrer sur leur personnage. Malgré son fond a priori pesant, YOMEDDINE est traité avec légèreté, mettant l'accent sur le courage de Beshay face à la misère.

A.B. Shawky

ENTRETIEN AVEC A.B. SHAWKY, RÉALISATEUR

Quel a été votre parcours avant ce film ?
J'ai 32 ans et suis né de père égyptien et de mère autrichienne. J'ai découvert le cinéma grâce à ma mère, qui est très cinéphile : quand j'étais plus jeune, elle m'emmenait voir beaucoup de films, surtout des films indépendants. J'ai vu grâce à elle tout le nouveau cinéma iranien ! J'ai étudié le cinéma en Égypte, et puis j'ai été accepté à la NYU Tisch school à New York pour poursuivre mon apprentissage. À New York, j'ai commencé à écrire ce film. J'en avais l'idée depuis un court-métrage que j'avais consacré, dix ans plus tôt, à la léproserie d'Abu Zaabal, à deux heures de route au nord du Caire : c'était un film de 15 minutes, une suite de portraits de gens vivant là-bas.

Pourquoi cet endroit ?
J'avais entendu parler de cette léproserie, et cela m'avait frappé : la lèpre est une maladie très ancienne, qu'on ne soigne bien que depuis trente ans. C'est une maladie à la fois physique et sociale ; par le passé, les gens étaient chassés de leurs villages, on les confinait dans une colonie de lépreux. Et même ceux qui sont guéris, les cicatrices qu'ils portent au visage les poussent à rester entre eux, de peur d'être encore rejetés. On m'a raconté des histoires d'enfants qu'on avait placés là et qui n'avaient jamais plus entendu parler de leur famille. Ça m'a paru le point de départ d'une histoire assez fascinante pour en faire un film. J'ai toujours voulu filmer les opprimés, les exclus, le parcours de quelqu'un qui s'en sort contre toute attente...

Comment s'est déroulée l'écriture du scénario ?
Je voulais que YOMEDDINE soit mon premier film : j'avais les bons contacts, l'histoire dans ma tête. Beaucoup d'éléments viennent directement de ce que j'ai entendu quand j'ai tourné ce court-métrage : celui-ci était centré sur une femme qui travaille dans la décharge, en récupérant des objets et en les revendant. J'ai longtemps pensé qu'elle serait à nouveau le personnage principal de YOMEDDINE, mais entretemps elle est tombée malade et aujourd'hui elle ne peut plus se déplacer. Sur le tournage du court, j'avais aussi rencontré un orphelin nubien, qui traînait autour de notre petite équipe, qui nous observait. Obama s'inspire de lui : il n'a pas de famille, et quand il se passe quelque chose d'intéressant, il s'incruste ! J'ai écrit le scénario en 2013/14, je suis rentré en Égypte pour chercher des financements. Trouver de l'argent n'a pas été facile : j'étais débutant, pour un film au sujet potentiellement dérangeant, sans star. Nous avons trouvé quelques partenaires et mis pas mal d'argent personnel. Finalement, le tournage a commencé en septembre 2015 pour s'achever en janvier 2016. Nous n'avions plus d'argent pour la post-production. Les gens qu'on approchait nous disaient : « *Finissez le film, on verra après si on investit* ». C'était d'ailleurs souvent les mêmes qui nous avaient dit à l'origine : « *Tournez le film, on verra après...* » Logiquement, une fois le montage fini, ils nous ont dit : « *Faites des projections publiques, et selon les réactions du public, on vous aidera ou pas* » ! En 2017, j'ai été consultant sur la série THE LOOMING TOWER, ils cherchaient quelqu'un qui parlait arabe, qui pouvait les renseigner sur la langue, la culture, etc. Cela m'a permis de réunir un peu d'argent pour continuer. Et on a eu beaucoup de chance de trouver Mohamed Hefzy et Daniel Ziskind, de Film Clinic, pour finir le film. Ma femme et moi avons fait ce film ensemble, elle l'a produit, je l'ai réalisé, nous ne sommes pas connus dans le milieu du cinéma égyptien, notre sélection à Cannes a surpris tout le monde !

La léproserie du film ressemble-t-elle à celle d'Abu Zaabal ?
Nous n'avons pas tourné sur place, mais nous avons essayé de faire en sorte que notre léproserie ne soit pas si différente. Abu Zaabal est plus grand : plus de 1 500 personnes y vivent. C'est un endroit intéressant, parce que la plupart des lépreux sont guéris, et je suppose qu'à leur mort, maintenant que la maladie est en voie d'éradication, il n'y aura plus de lépreux. Cette idée est présente dans le film : Beshay fait partie des derniers malades ayant connu une déformation physique, et il n'y aura pas de nouvelle génération après lui. Abu Zaabal est un microcosme en soi : il y a un hôpital psychiatrique, un orphelinat, une décharge d'où beaucoup d'habitants de la colonie tirent un peu de revenu. Et tous ne sont pas lépreux : Abu Zaabal est devenu une ville à part entière, des familles s'y sont installées. Le film tout entier veut donner une représentation symbolique de la société égyptienne. Je voulais montrer une autre Égypte que celle que l'on voit généralement au cinéma ; la plupart des films se passent au Caire, et là, nous ne sommes jamais à la ville. C'est une Égypte que les gens ne regardent pas : même la pyramide du film est une pyramide abandonnée dans le désert qu'aucun touriste ne visitera jamais. Je voulais montrer le peuple égyptien - ni bon, ni mauvais, tout entier engagé dans un combat quotidien : survivre.

La réussite du film doit beaucoup au charisme très singulier de Rady Gamal, qui tient le rôle principal. Comment l'avez-vous trouvé ? Qui est-il dans la vie ?
J'ai eu beaucoup de chance. À la léproserie, j'avais demandé à rencontrer des gens intéressés à jouer dans le film et Rady a été le premier que j'ai reçu. Je savais que c'était prendre un gros risque de choisir la première personne auditionnée, on m'avait dit : « *Ne fais surtout pas ça !* », mais honnêtement, il a été impressionnant ! Il possédait exactement l'énergie du film. J'ai vu quand même d'autres candidats, mais j'ai toujours pensé que ce serait lui : il comprenait bien l'histoire, il avait un magnétisme très particulier. Au sein de la colonie, Rady tient une petite cafétéria, il propose du café, du thé, il vend des cigarettes. Son histoire personnelle est un peu différente de celle de son personnage : on l'a déposé ici quand il était enfant, et il a failli mourir parce qu'on ne l'avait pas soigné. Il a été finalement guéri par les religieuses qui s'occupent d'Abu Zaabal. Il a encore de la famille, avec laquelle il s'entend bien : son père est mort, mais sa mère et ses sœurs habitent dans le sud du pays et il leur rend visite régulièrement. Il m'a raconté qu'il n'avait pu se décider à habiter avec elles, parce qu'il n'aurait pas supporté le regard des gens. Il ne veut pas qu'on le traite comme un handicapé.

Comment avez-vous travaillé avec lui ?
Le défi était de faire de lui un acteur. On a passé quatre mois ensemble, c'était un processus très lent, je voulais qu'il rencontre le reste de l'équipe, qu'il ne soit ni choqué, ni bouleversé. Il est venu plusieurs fois chez moi au Caire, on s'est parlé de nos vies, de nos enfances, et puis je lui ai lu le scénario. Rady ne sait pas lire. Et peu à peu, je lui ai fait faire des petits exercices d'acteurs. Rady est quelqu'un qui ne s'apitoie jamais sur son sort, et je voulais que le film soit à son image. Je ne voulais pas d'un film doloriste, pesant, je voulais un « feel good movie ». Le processus a été à peu près le même avec le gamin qui joue Obama, Ahmed Abdelhafiz, qui, bien sûr, n'est pas acteur, lui non plus. J'avais peur que ça ne colle pas entre lui et Rady, mais je ne voulais pas non plus qu'ils se rencontrent trop tôt, je voulais que l'alchimie se développe lentement. Ils ont appris à se connaître, et ça s'est vraiment bien passé. Sans doute aussi parce que Rady n'a jamais eu d'enfant. Il a développé avec Ahmed une vraie relation père-fils.

Comment avez-vous trouvé Ahmed ?
Un peu par hasard. J'ai passé plusieurs semaines à chercher des enfants. Je suis allé jusqu'à Assouan, qui est la ville où vit une large communauté nubienne. Mais je n'ai pas trouvé la bonne personne. En revenant au Caire, un film se tournait dans un immeuble et on m'a parlé du fils du gardien, qui traînait tous les jours sur le plateau. On m'a dit que c'était des gens du sud. Je l'ai rencontré, et il était meilleur que tous les autres gamins que j'avais vus, avec une énergie incroyable. Il avait dix ans au moment du tournage ; ce n'est pas un très bon élève. Il ne sait pas bien lire ni écrire. Le fait qu'il soit d'origine nubienne ne veut rien dire de spécifique, mais cela participe de mon envie de montrer un autre visage de l'Égypte : sur les écrans, on ne voit pas beaucoup de Nubiens. C'est ma manière d'échapper à la domination cairote : les Nubiens sont un peuple originaire du Sud de l'Égypte et du Nord du Soudan ; ils ont une culture à eux, leur propre langue. Ils sont aujourd'hui très intégrés à la population égyptienne, et si Assouan est le lieu où ils sont les plus nombreux, beaucoup sont allés jusqu'au Caire… À Assouan, pendant mes recherches, j'étais tombé sur un gamin que tout le monde appelait Obama, sans que l'on sache pourquoi. L'idée m'a plu et elle est restée.

Pourquoi avoir fait de Beshay un Chrétien ?
Toujours cette idée de montrer plusieurs facettes de l'Égypte. Il y a un lien direct entre la léproserie et le catholicisme. Dans la Bible, il est écrit que Jésus a guéri les lépreux. Les léproseries sont souvent dirigées par des nonnes catholiques – c'est le cas à Abu Zaabal, une institution publique qui reçoit l'aide de nombreuses sociétés religieuses. Il n'y a pas eu beaucoup de films venant de ce coin du monde qui parle des minorités chrétiennes, et celle d'Égypte mérite d'être représentée. Mais le film ne parle pas directement de religion : les Musulmans que Beshay rencontre n'ont rien de particulier, ce sont juste des gens très dévots…

Rady Gamal porte sur ses mains et son visage les traces de la lèpre, c'était au fond une vraie responsabilité de le filmer, et notamment de le présenter au public…
Nous avions l'idée de le présenter très lentement, très progressivement au public. Nous voulions commencer par ses mains, puis ne montrer un gros plan de son visage qu'un peu plus tard. Mais peu à peu, au montage, tout en gardant une approche progressive, je me suis dit que le public devrait bien finir par le voir. L'une des références est évidemment Elephant man : à la fin du film, le spectateur aime John Merrick, il surmonte le fait qu'il n'est pas comme tout le monde. Bien sûr, ELEPHANT MAN, on sait que c'est un maquillage, mais justement, être face à une vraie personne comme Rady me semble rendre la relation à lui plus facile.

Qui sont les autres membres de cette « cour des miracles » qui finit par adopter Beshay et Obama ?
L'homme de petite taille est un acteur, qui fait du doublage : c'est à lui que j'ai donné le monologue sur le jugement dernier. Un jour viendra où tous les humains seront égaux et plus personne ne sera jugé sur son apparence… YOMEDDINE, le titre du film, signifie jugement dernier en arabe. Le cul-de-jatte a une histoire intéressante : j'avais écrit le personnage pour quelqu'un que je connais, qui vend des mouchoirs sur la route. Il a donné son accord et puis il a finalement renoncé la veille du tournage. L'équipe s'était déjà installée sous le pont, près du feu ; nous avions demandé, comme cela se fait souvent, à être protégés par les habitants du coin. Savoir qu'on ne tournerait pas parce que notre acteur nous avait lâchés les a mis très en colère. Ils nous ont dit de trouver un autre comédien. Je leur ai répondu : « *D'accord, mais il faut un cul-de jatte.* » « *Ce n'est que ça ? J'en connais un.* » Il est arrivé le lendemain : un homme qui a perdu ses jambes, mais qui est complètement indépendant, qui conduit même sa propre voiture. Il a lu les scènes et il a dit immédiatement : « *Je veux le faire : ce personnage, c'est moi* ». Il a été excellent, on a eu beaucoup de chance.

Les scènes avec eux, ou encore le voyage sur la locomotive, ce sont des moments du film qui donnent une impression de sérénité, presque de joie…
Le plus symbolique, c'est le moment où Obama revient, ment à Beshay en disant que sa famille n'est pas là. « *Tu es triste ?* », demande Obama. « *Au moins, on aura vu le monde* », répond Beshay. S'ils ne trouvent pas la famille de Beshay, ils rentreront, mais au moins ils auront voyagé et aimé leur périple… Encore une fois, je ne voulais pas d'un film qui s'apitoie, qui vous déprime pour une semaine. Il sonnerait faux, parce que les lépreux ne sont pas comme ça : ils savent que Dieu leur a infligé une épreuve et qu'ils doivent vivre avec. Ils acceptent leur sort.

Beshay et Obama, c'est un peu Charlot et le Kid ?
Intéressant. Je n'y avais pas vraiment pensé, mais je vois les similitudes : le personnage de Chaplin ne s'apitoie jamais sur son sort, et il réussit toujours à s'en sortir…

Vous avez fait appel à une équipe cosmopolite. Le chef-opérateur, par exemple, Federico Cesca, est argentin…
J'ai beaucoup fait appel à mes collègues de NYU. Soit parce qu'on était proches, soit parce que je connaissais leur compétence. Le directeur de la photo est argentin et il a fait du très bon travail. Le compositeur est égyptien mais je crois qu'il n'a vécu qu'aux États-Unis. Il habite Los Angeles. Je ne l'ai jamais rencontré en chair et en os, on a tout fait par Skype. Toutes les nuits, pendant un mois, je l'appelais vers minuit à cause du décalage horaire. Je savais à peu près ce que je voulais faire de la musique : c'est elle qui doit apporter le côté joyeux, « feel good » du film.

YOMEDDINE reste néanmoins un film typiquement égyptien…
Un film est un film. Si l'histoire est bonne, je ne crois pas qu'elle appartienne à un pays en particulier. Mes idoles sont les frères Coen : ils font des films sur des Américains moyens, au fin fond de leur pays, dans la neige, et malgré les différences de langue, de culture, de religion, ces films me parlent – à moi qui ai grandi dans un pays désertique comme l'Égypte. Mon but est simple : des spectateurs découvrent le film, sans connaître la langue des personnages, leur environnement culturel ou religieux, et malgré tout le film les touche. Si je parviens à ça, j'aurai réussi mon coup.

A.B. SHAWKY, RÉALISATEUR

Né au Caire en 1985, A. B. Shawky est un réalisateur austro-égyptien. Ses courts métrages THE COLONY, THINGS I HEARD ON WEDNESDAYS et MARTYR FRIDAY ont été présentés dans les festivals du monde entier. Il a étudié les sciences politiques et la réalisation cinématographique au Caire, et est diplômé du département cinéma de la Tisch School of the Arts de la New York University. YOMEDDINE est son premier long métrage.

FILMOGRAPHIE

2018	YOMEDDINE, long métrage
2012	THINGS I HEARD ON WEDNESDAYS, court métrage
2011	MARTYR FRIDAY, court métrage documentaire
2008	THE COLONY, court métrage documentaire

LES COMÉDIENS

RADY GAMAL (BESHAY)
Rady Gamal est originaire d'un petit village du gouvernorat de Minya, en Égypte. Souffrant d'un mal initialement inexpliqué lors de son adolescence, et après plusieurs erreurs de diagnostic, une clinique a préconisé de l'envoyer dans le nord, dans la léproserie d'Abu Zaabal. Là, il a été sauvé par des infirmières et des religieuses, après avoir été dans un état critique et donné pour mort. Après sa convalescence, il a passé le restant de ses jours dans la léproserie, où il tient un petit magasin répondant aux besoins des résidents et du personnel. YOMEDDINE marque ses débuts devant la caméra. Contrairement à Beshay, son personnage, Rady Gamal entretient de bonnes relations avec sa famille, installée à Minya, à qui il rend fréquemment visite.

AHMED ABDELHAFIZ (OBAMA)
Ahmed Abdelhafiz a grandi dans le centre du Caire avec sa famille, originaire de la région d'Assouan, au sud de l'Égypte. Il est actuellement en classe de cinquième. Il a été découvert alors qu'un autre film se tournait dans l'immeuble où son père travaille comme portier. Il traînait régulièrement sur le plateau. Ahmed apprend vite et son esprit vif ainsi que son attitude volontaire le distinguent de la plupart des enfants de son âge. YOMEDDINE marque ses débuts devant la caméra.

LISTE ARTISTIQUE

Beshay	Rady Gamal
Obama	Ahmed Abdelhafiz

LISTE TECHNIQUE

Scénario et réalisation	A.B. Shawky
Image	Federico Cesca
Décors	Laura Moss
Montage	Erin Greenwell
Musique originale	Omar Fadel
Produit par	Dina Emam
Producteurs délégués	Elisabeth Shawky-Arneitz
	Ahmed Shawky
	Ali Baghdadi
	Gill Holland
	A.B. Shawky
	Michel Merkt
Coproducteurs	Mohamed Hefzy
	Mohamed Sakr
Producteur associé	Daniel Ziskind
Une production	Desert Highway Pictures
En association avec	Film Clinic
Ventes internationales	Wild Bunch
Distribution France	Le Pacte

SIGNIFICATION DU MOT "YOMEDDINE"

« Yomeddine » signifie « jour du Jugement dernier » en arabe. Bien que le film ne soit pas centré sur la religion, celle-ci est omniprésente dans le quotidien des gens. La croyance veut qu'au jour du Jugement dernier, tous les hommes seront considérés comme égaux et chacun sera jugé uniquement en fonction de ses actes et non de son apparence – une notion majeure dans la vie des personnages du film. Cette croyance résonne particulièrement chez ceux qui se sentent méprisés par la société, qui attendent ce jour avec impatience car il n'y a aucun autre espoir, pour eux, de se sentir égaux dans le monde réel. Quel que soit le degré de leur religiosité et qu'ils y croient ou non, cela demeure une source de réconfort et les aide à vivre. La scène qui évoque le plus cette idée est celle sous le pont, au lever du soleil, quand Rayes dit à Beshay : « Au jour du Yomeddine, nous serons tous égaux. »